

Judith au jardin

Guylaine Massoutre

Number 132, February 2012

Passer l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (2012). Judith au jardin. *Moebius*, (132), 91–100.

GUYLAINE MASSOUTRE

Judith au jardin

Il est trop tôt pour se lever. Dans sa cellule, la température a chuté. Pourtant, entre le mur de neige et la salle commune, où se trouve le foyer, la chambrette nue de l'intendante Judith Moreau de Brésoles n'est pas plus inconfortable en hiver que l'hôtel-Dieu qu'elle a quitté.

Gorge ouverte, droite sur sa couche, elle chante :

*Oh nuit qui as conduit
nuit plus aimable que l'aube levée
oh nuit qui as uni
l'ami avec l'aimée
l'aimée en l'ami même transformée*

*Contre mon sein fleuri
qui tout entier pour lui seul se gardait
il resta endormi
moi je le caressais
de l'éventail des cèdres l'air venait*

Elle ne craint ni la rigueur du climat qu'elle affronte pour la première fois ni la nuit d'insomnie ; elle respire les mots de Jean de la Croix, appris des choristes au carmel de Blois. Une buée tiède enveloppe son corps. Le souffle de l'Aimé ! Évanescence grâce qui la frôle... Une aile, un ange blanc la visite ce matin. Échappée belle dans le divin, la lueur éveille le plaisir matinal, elle rit de son triomphe, la clôture mondaine dévolue à une aristocrate, escamotée !

Elle se dresse à demi dévêtue, sabots encore bourrés de charbon de bois aux pieds, et s'agenouille. Mains jointes, buste incurvé vers la clarté lunaire, le regard aveuglé

par sa force intérieure, elle s'abandonne à la petite mort hivernale, à la joie de sa voix. Sa méditation est gravée dans son corps, substance sensible en désordre. *Il faudra boucher les fentes, l'air glacé s'infiltrer.* Ses lèvres frissonnent dans l'ombre bleutée. Ivre d'une vie promise à l'action, elle jubile de reconnaissance pour l'Ange gardien, qui la tient alerte et dispose aux petites heures de janvier.

Douce Mère, je me prosterne! Bénis du Ciel le pain de la terre! Médiatrice toute-puissante, soutiens ma foi dans Ton inspiration sacrée. En cette aube bénie de Ta bonté, je T'offre ma vigueur dans ce corps en santé, parcelle de Ta flamme. Dame Immaculée, écoute ma première oraison pour Ta communauté de l'île. Je tremble à Ton triomphe dans ma foi. Réchauffe mon corps comme celui de mes sœurs au feu quotidien. Guide en Ton Fils l'ardeur de mon désir sacré!

Six mois déjà qu'elle a vu, sur les vagues de l'océan, s'éloigner les tours de La Rochelle, le 2 juillet. Tout lui est bruit d'esprit; n'entend-elle pas claquer les sabots de son cheval, quatorze ans auparavant, c'était en 1645, sans retour sur des chemins peu sûrs? L'image de l'Enfant qu'elle serrait sur son cœur, elle l'a posée là, en oratoire, sur la margelle du puits, au jardin de l'hôtel-Dieu. Tout l'accompagne, la tendresse excessive de ses parents, et les besoins des pauvres, des malades et des affamés, qui sont partout au monde. L'aisance nobiliaire et la notoriété de son père, commissaire des guerres, n'empêcheraient pas la fille d'accomplir son dessein, mais sa prison de calcaire blanc, il lui avait fallu la forcer. Et tout le sang versé dans l'escalier de Leonardo, au château de Blois, quelle horreur! Grâce à Dieu, de santé fragile, elle avait pu séjourner à la campagne, se dévouer aux soins des petits. Elle attirait les femmes! Alors, craindre, comme les autres, le frère du roi Louis XIII, Gaston d'Orléans, coureur de jupons et grand comploteur dans un capharnaüm de chantiers? Jamais! Elle avait dit non, et rongé son frein jusqu'à sa majorité, à vingt-cinq ans. Elle s'était sauvée à cheval. Point final du premier chapitre de son histoire.

Fini donc les couvents qui emmurent les filles dans l'inaction. Lorsque, incognito, la cavalière atteint La Flèche, en Anjou, une page blanche s'ouvre. Quelque chose, pourtant, y est déjà écrit: Judith la téméraire est

éprise d'un jardin de plantes. Un chef-d'œuvre d'insolence bucolique! Ce paradis de bienfaits a télescopé sa vocation et son imaginaire. La sensation immédiate de beauté met en branle sa mémoire: la translation des savoirs et l'incarnation du bien se trouvent avec elle entre bonnes mains.

Dès l'enfance, elle a connu les potagers, les roses et les charmilles. Elle a fait des gerbes, des paniers, distribué ce que les fruits de la terre induisent en langue étrangère. Adolescente, elle a exigé de transformer cette bonté en travail libre; *natura naturans*, elle n'est pas faite pour le carmel, pourtant digne de sa condition, si bien que sa mère, qui craint les médisances, a consenti enfin qu'elle prodigue les soins au modeste hôpital de Blois. Mais à la nature violente des hommes vient aussi ce qui l'apaise: la ville possède un jardin inégalé. Plusieurs générations de botanistes ont mis leur art dans ce joyau de France, qui donne accès à une pharmacologie inouïe. D'où provient ce trésor? Du fabuleux herbier d'Anne, reine de Bretagne: Jean Bourdichon, établi à Blois, y a reproduit, sur feuilles d'or, quelque quatre cents plantes médicinales, dont les Pays de Loire, gras d'alluvions et baignés de douceur océanique, ont fourni bulbes et bourgeons, pieds et pistils, racines et ramures, pétales éclatants. Judith, épanouie, apprend la culture, la cueillette, les vertus naturelles, les pouvoirs, le don, la transformation.

Fille insubordonnée? Elle va le demeurer, sans souci de sa réputation posthume. Forte de son savoir botanique, la téméraire ne plie pas à ce qui domestique, qui détourne la satisfaction de ses choix. La ligne est mince entre le sens affiné de ses qualités morales et l'orgueil de son comportement: sous son voile noir, elle est intransigeante. Cette singularité lui vaudra d'être aussi renommée qu'incomprise; car elle connaît les espèces et leurs propriétés, la floraison et la conservation, les formes mimétiques et la guérison, les simples de l'apothicaire et le calendrier du jardinier: un clair *sentiment vrai de la nature* relie pour elle la santé à cet Éden secret. Saint-François de Paule, grand herboriste, l'entraîne dans son sillage; sa passion l'a libérée des Espagnols, de Gaston et de la fronde contre le roi.

Savoir soigner est tout un, fondu au mystère du sacerdoce chrétien. Elle a disparu pour les siens, et lorsque son frère la découvre, par hasard, dans un hôtel-Dieu de Mayenne où elle soigne, cet émoi public, qui s'en est suivi, elle a dû s'en mortifier jusqu'à Montréal. Judith Moreau de Brésoles, sœur hospitalière! La famille fait un don à la communauté, dont Judith ne verra jamais la douceur. Pour les nécessiteux, elle a fait don de soi au Corps mystique, et la prière, et la pauvreté agissent sur sa volonté en absolu. Elle murmure encore :

*Si total est mon pàtir
que je meurs de ne pas mourir*

Douce pensée pour son confesseur blésois, artisan de son engagement... Enfin Ville-Marie, le rêve est atteint! Judith a pris la tangente permise aux femmes de son temps.

Avec le verger vient la clôture; au jardin, la ramure: racines, herbes, fruits, fleurs, tout ce qui soigne glorifie Dieu. L'œuvre commune est si utile! Elle a vu préparer la thériaque d'Andromaque, suivi les traités de Venise et de Montpellier, mais elle préfère les foles de vinaigre aux poudres de vipère; elle sait préparer et administrer les électuaires, en potions délayées, en pommades et en teintures à l'eau-de-vie. Paradis délicieux d'agréments vénéralés! Sans la science médicale de Dioscoride et ses remèdes antiques, elle a pu approcher Abel Brunier, chargé du jardin botanique de Blois dès 1636: les Tournefort et Linné lui devront beaucoup, mais Judith Moreau de Brésoles, première pharmacienne, chimiste et botaniste à Montréal, connaît ce qui entrera dans le catalogue publié en 1653, les fruits et les fleurs de Blois, plus de cinq cents variétés.

Judith, à genoux, s'absorbe dans la vision d'une inscription, *au-delà des mers*, lue si souvent dans l'herbier didactique de La Flèche qu'elle revisite en pensée. Initiée, aucune impureté ne l'a contaminée! Elle revoit chaque poudre rangée dans la porcelaine de Sèvres: yeux d'écrevisse curateurs d'ulcères, cornes de cerf antihémorragie et les plantes, pourpiers contre la lèpre, angéliques anti peste,

opium contre le choléra, écorces de saule et massettes fébrifuges, sureaux évacuateurs de phlegme, racines de fraise diurétiques, poyvriers vermifuges, aubépines apaisantes, liserons laxatifs, roses alchimiques, chèvrefeuilles antiseptiques, œillets antitussifs, lupins vermifuges, pavots dormitifs, ancolies miraculeuses, giroflées cardiotoniques, orges, réglisses et figues en cataplasme sur les maladies de peau...

Elle se récite les mots rares, les affections du froid et du chaud dont elle inversera le cours. *Vivement le printemps, pour transplanter les espèces indigènes au jardin, sous la rue Notre-Dame, ces belles inconnues du Canada.* N'a-t-elle pas transporté les graines de Loire pour la belle saison ? La terre donne à qui vit morte au monde et cachée en Dieu. *Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent là où l'on veut aller*, a écrit Pascal. Le Royer et Jeanne n'ont pas renié sa Loire aux crues imprévisibles et, dans son mince bagage, Judith a transporté sa flore comme un oiseau de mer survole les roselières.

Patience ! Désormais, la nièce du gouverneur de Blois a un autre destin que Cassandre, Hélène et Marie : elle échappe aux Ronsard qui saisissent leurs muses dans leur fureur corporelle pour ne voir plus ensuite que *le sale bourbier de leur corps*.

Je ne sais le chemin. Sainte Mère, conduis-moi de prudence aux choses nécessaires, et écarte le Malin des vilaines rencontres dans ma voie. Donne-moi de celle dont je porte le nom la lucidité d'éviter l'Holopherne hirocois ! Accompagne Tes filles en leur mission. Notre peuple nouveau honorera le Tout-puissant ! Depuis Blois, elle en a vu, du pays ; *son paradis de la nécessité* n'y est ni élégiaque ni fanfaron, mais savant en charité. Et lorsque l'évêque d'Angers l'a nommée Supérieure de la communauté hospitalière de Montréal, il était clair qu'elle embarquerait sur le navire Saint-André cinglant vers Québec.

Six mois ont passé. Qu'il a été éprouvant, le départ de La Rochelle, avec quatorze dizaines de passagers, cinquante-neuf femmes, dont Jeanne Mance, alors bien mal en point, et sa fidèle Marguerite Bourgeois. Jeanne n'en est pas à sa première traversée ! Mais tous ces malades, et la peste surgie... elle les a soignés sans relâche, confiante

en Marie qui éclaire son action. Et que dire du scorbut, qui se déclare après soixante-quinze jours de vivres de mer, sans bouillon revigorant et avec des céréales avariées? Qu'arrive-t-il aux organismes privés d'hygiène, affaiblis et dénutris? Chaque corps passé par-dessus bord a été une douleur profonde, une force en moins. Tous s'en sont remis à sieur Guillaume P., commandant des deux mois de navigation : huit morts sont portés au registre, et dix de plus, une fois à terre.

Dans ce voyage, Judith a consolidé sa réputation de médecin. Jérôme Le Royer réalise son rêve! S'il a créé pour des femmes laïques l'Ordre de Saint-Joseph, c'est pour qu'elles dirigent un réseau hospitalier; son épouse y participe aussi. Il lui a fallu plus de vingt ans pour satisfaire la cause de la Confrérie de Sainte-Famille, fonder la colonie de Montréal. Et encore vaincre l'hostilité de l'évêque de Québec pour que Judith intègre l'hôtel-Dieu de la petite rue Saint-Paul. Elles y sont trois recrues de Loire, qui se connaissent bien. Elle prie pour Jérôme, qui a plus de soixante ans maintenant; pour ses sœurs de Saint-Joseph, à La Flèche, Baugé, Laval, Moulins, qui lui rendent la pareille; pour le chimiste de La Flèche, maître en distillation... et scelle ainsi les années passées à l'aumônerie de La Flèche, dont le receveur des Aides et Tailles n'a ouvert l'hôtel-Dieu que depuis deux ans lorsqu'elle y vient. La voici plus entière qu'à l'apothicairerie de Baugé, chez Marthe de la Beauce et Anne de Melun, et plus nécessaire qu'à Laval, où ses sœurs poursuivent ce que, dès 1650, elle a bâti. Et la distance n'a rien changé à son caractère; sans redevoir obéissance, lorsqu'elle outrepassa sa norme de modestie, elle se mortifie. Elle se soigne. Les religieuses murmurent parfois qu'elle est folle.

L'hospitalière descend l'escalier raide du dortoir et ranime le feu de la salle commune; la marmite chauffe, la lessive est sèche. *Les maladies courantes sont des fièvres, la pierre, les fluxions, l'hydropisie et les infirmités. Monsieur Souart, prêtre et chirurgien, n'en a nulle connaissance! Les soins nécessitent une bonne alimentation, respirer de l'air pur, boire de l'eau vive qui draine les humeurs, boire du lait contre la toux, faire des saignées, des purges, remèdes peu coûteux, administrer des cataplasmes, des sels sédatifs et*

vomitifs à base d'ipéca. Loin de moi opérer et accoucher! La communauté ne connaît pas la peste; puissent ni guerres, ni sévices, ni accidents nous frapper! Ni Hirocois affronter! Le climat est si âpre et cet hiver, piquant... Dieu merci, ce feu réchauffera-t-il nos malades, nos nécessiteux partageront-ils notre salle?

Marie tourne les céréales dorées, gonflées, qui cuisent dans l'âtre et y ajoute quelques amandes sauvages avec une cuillerée de miel. Un peu de lait, de fromage frais. Judith est excellente cuisinière, l'orniac, le cerf, le canard, la sarcelle, la tourte, elle en fait des bouillons revigorants qu'elle réserve aux malades. Le pain noir est rompu; Marie ouvre le pot de fèves grasses, approche des bols et des cuillers. Une décoction amère de graines de chicot du Canada et d'herbes sauvages fume sur la table.

Dans leur organisation, les sœurs se sentent émancipées: les lettrées formeront les illettrées, les visionnaires jouiront d'influence. La clôture véritable – une protection! – ne viendra qu'en 1671. Pour l'heure, elles prient pour accueillir des vocations, recevoir de jeunes pensionnaires, et pour que les maçons finissent le bâtiment où elle vivent. Judith a exploré le jardin de Jeanne, une friche, et cueilli la verge d'or guérissante de plaies; habile jardinière, elle rendra florissant celui de l'hôtel-Dieu. Menthes, cressons, véroniques, iris, langues de cerf, fougères, capillaires, joubarbe, cornouiller, le cycle de la nature ne fusionne-t-il pas l'humain en Christ son époux? *Il en va du Royaume de Dieu comme d'une graine de moutarde...*, dit la Bible. Jeanne, sa protectrice, Paul, le gouverneur, et Charles, l'administrateur, ont si bien reçu les Filles de France! Le petit bourg de Ville-Marie, au bord de la rivière Saint-Pierre, est moins un borbier qu'un ensemble déjà harmonieux.

Une trentaine de familles recevront ses soins. Sa mission de charité s'étend aux Sauvages: Judith, si près de son Créateur, s'abonne avec légèreté à la promesse de l'Au-delà. Dans le silence du déjeuner, elle dénombre lentement les couples d'employés, servantes et garçons, les ecclésiastiques et les soldats, les maçons et les bûcherons, hères aventureux avec qui elle a frayé en mer; certains sont ici employés par Jeanne. À son service, il y a Jean

le boulanger, René le défricheur et Marie la servante. Et tant pis pour les embrouilles de Québec, où les petites institutions crânes de France disent combien les seigneureries manquent de bras, qu'on craint les femmes héroïques et que la colonie est fragile, face à ses ennemis et au climat. Une troisième page commence.

Elle ne sent pas le froid, elle pense. Comment fera-t-elle ses poudres, ses onguents, ses crèmes, qui viendront à manquer? Toute cette neige inimaginable..., on dit que l'été est bon, vrai qu'elle a passé l'automne à Québec et remonté le Fleuve, dans la féerie des frondaisons, l'abondance du gibier et les bancs de poissons. Quel enchantement à méditer, en ce premier hiver dans l'habitation! Déjà elle ne regrette pas l'humidité des pays de Loire, l'inconfort des ruissellements permanents, la pourriture des herbes détrempées, les pèlerines mouillées aux relents de suint; en arrivant, elle a reçu des bottes, des mitaines et un chapeau fourrés.

Rien vu de tel! Dans les sous-bois d'automne, elle n'a pas osé s'aventurer sous les fougères, prélever des mousses et des lierres rampants, mais elle a déjà classé des feuilles aquatiques, pressé des sucs, examiné le terreau avec prudence. Ses échantillons des baies et des champignons séchent sur un banc. Pas un matin qu'elle ne les inspecte, les retourne, les hume en supputant leurs propriétés. Sont-ils poisons, sont-ils bienfaits? Elle a pris des écorces, aussi, on lui a dit qu'en décoction, elles secrètent le miracle qui fait passer l'hiver. Et, riche de quelques trésors amassés dans des corbeilles de jonc, elle va étiqueter sa première collection. Elle a des pages à remplir, des ustensiles à quérir, assez de savoir-faire pour penser l'accroître encore.

Une fois de plus, Judith remercie le Ciel de dépasser son imagination. Sur la chaloupe au milieu des ahans, parmi ces jeunes bravaches souquant en rythme sur les vagues, elle a épousé un contre-courant puissant. La vallée blanche du Saint-Laurent est un jardin à la hauteur de son exaltation: forte de ses convictions, la fille de proue sacrifie son confort au nom de l'humanité. À trente-huit ans, ce fruit mûr rayonne de plénitude; la frêle Judith enveloppe la violence de son temps dans ses ressources curatives et inventives. Pour son talent de guérison, les Amérindiens

la surnommeront *Soleil qui luit*. Déjà deux mois de neige, et elle s'étonne de se sentir si bien.

*

De ma fenêtre je vois la rue Saint-Paul, j'entends corner les bateaux. Sous mes pieds, le jardin de Judith a laissé place à un bâtiment transformé en appartements. J'habite l'un de ceux-ci, rue De Brésolles, et j'y ai passé mon premier hiver en sa compagnie.

